

Marché fait, Amarella monta en courant chez sa maîtresse. Tolla était assise, sur une chaise basse, devant une petite table de bois noir. Elle avait commencé une lettre à Lello, sans avoir le courage de la finir. Depuis plus d'une semaine, elle était en proie à un malaise étrange. Elle sentait tous les ressorts de son être se détendre. Ses grands yeux avaient pris une beauté morne et désespérée : ils ne lançaient que des sourires pâles et des éclairs éteints. Ses mains étaient si faibles, qu'un instant avant l'entrée d'Amarella elle avait laissé tomber sa plume, comme un fardeau trop lourd. A ses pieds, un mouchoir taché de sang traînait à terre : elle avait saigné du nez plus de vingt fois en une semaine.

Amarella contempla cette douleur et cet abattement comme un habile ouvrier regarde son ouvrage. Elle fut impitoyable ; elle raconta tout ce qu'elle savait de la trahison de Lello ; elle le peignit consolé, joyeux, et lisant pour égayer quelque orgie, les lettres lamentables de Tolla. Elle écrasait sa maîtresse sous d'odieuses consolations, et, à travers les fausses larmes qu'elle se forçait de répandre, on voyait percer le triomphe et l'insolence de ses regards. Sa conclusion fut de prendre congé et de donner la lettre.

Tolla resta plus d'une heure en présence de cette dépêche de mort, qu'elle regardait sans la lire, qu'elle lisait sans la comprendre, qu'elle comprit enfin, mais dans un tel trouble d'esprit, qu'elle n'en aperçut pas toute la portée. Elle ne s'avisa même pas que l'écriture n'était point celle de son amant, et lorsqu'il vint lui dire à six heures que sa mère l'attendait au parloir, on la surprit à baiser machinalement l'autographe de Cocomero.

La comtesse, rassurée par la résignation apparente de sa fille, lui avoua tout, les lettres de Lello, les démarches du cardinal et de la marquise, les refus du colonel, les réponses dictées par Rouquette et la perte des dernières espérances.

— Mon enfant, lui dit-elle, Amarella a raison ; il faut sortir du couvent.

Ce mot provoqua une crise violente. Tolla fondit en larmes. Sa mémoire, son jugement, sa passion, ses forces, se réveillèrent à la fois. Elle cria :

— C'est impossible ! Il n'est pas capable de me trahir. Ces lettres sont écrites pour son oncle ; il veut le gagner par un semblant de soumission. Tu n'as rien compris, tu ne le connais pas : moi seule je le connais. Ne le juge pas ! il est fidèle, je réponds de lui. Il est impossible que dans l'espace de quatre mois un cœur si tendre et si religieux soit devenu un monstre.

D'ailleurs il sait mon vœu : crois-tu qu'il soit assez cruel pour me condamner au couvent pour toute la vie ? Que deviendrais-je s'il m'abandonnait ? Que ferais-je de mon cœur ? Dieu n'en voudrait pas ; il exige qu'on soit toute à lui. Ma pauvre mère ! que tu as dû souffrir pendant ces deux mois ? C'est pour toi que j'aurais voulu être heureuse : Cependant crois-tu qu'il ait pu oublier tout ce qu'il m'a promis ?

Pendant sept jours elle vécut sans sommeil, sans repos, agitée par des rêves pénibles, accablée par un mal de tête insupportable. Lorsque le délire la quittait, elle consolait sa mère. Elle ne douta pas un instant que sa maladie ne fut mortelle. Dès le second jour elle voulut écrire une lettre pour Lello.

— Si j'attendais plus longtemps, dit-elle, je ne pourrais plus lui faire mes adieux.

En l'absence de la comtesse, une jeune religieuse écrivit sous sa dictée la lettre suivante :

« Te souviens-tu, Lello, que nous sommes convenus autrefois de ne jamais nous mettre au lit sans avoir fait la paix ensemble ? Réconcilions-nous, mon ami : je vais dormir longtemps. Je me suis couchée hier matin avec une grosse fièvre ; il paraît que c'est la fièvre typhoïde. Le cher docteur assure qu'on n'en meurt presque jamais ; moi je sens bien que je n'en guérirai pas. C'est ma faute : j'ai passé trop de nuits en prière, j'ai jeûné trop souvent. J'aurais dû savoir qu'on ne joue pas impunément avec la santé. Ne cherche pas d'autres causes à ma mort : c'est le châtiement d'une longue imprudence, je dis cela pour te prouver que tu n'as pas de reproches à te faire ; tu auras assez de tes chagrins ! Quand je comparaitrai en présence du bon Dieu, j'espère qu'il me pardonnera de t'avoir aimé plus que lui. Toi,

tu vas vivre longtemps ; je prierai mon ange gardien qu'il ajoute mes années aux tiennes. Sois heureux pour tout le bonheur que tu m'as donné. Quand tu me disais : *Tolla mia !* je voyais les cieux ouverts. Tu m'as promis de ne pas te marier si tu venais à me perdre : c'est une promesse qui était bonne autrefois, dans le temps où nous nous croyions éternels ; maintenant je te commande de l'oublier. Choisis une femme douce et pieuse, qui ne te défende pas de prier pour moi. Si tu as une fille, tâche d'obtenir qu'on l'appelle Tolla : de cette façon, tu te souviendras de mon nom toute ta vie. Adieu. Quand tu recevras cette lettre, donne un baiser à mon pauvre petit portrait : c'est tout ce qui restera sur la terre de ta fidèle.

« TOLLA. »

Cette lettre, signée de la propre main de Tolla, fut portée discrètement à la poste, à l'insu de la famille Feraldi. Le comte et Victor se désespéraient de ne pouvoir pénétrer dans le couvent.

Victor, las de verser des larmes inutiles, disparut dans la soirée du 4 octobre. On perdit sa trace à Civita-Vecchia, et sa mère devina en frémissant qu'il s'était embarqué pour la France. Rome entière s'associait aux douleurs de la famille Feraldi. Mille personnes attendaient à la porte du couvent la sortie du médecin. Toutes les communautés entreprirent des neuvaines. La ville était en prière, comme si chaque famille avait eu un enfant en danger de mort.

Pour suppléer Amarella, qui ne se retrouvait point, quatre religieuses voilées se tenaient à toute heure dans la cellule de la malade ; autant de sœurs converses attendaient au dehors. C'était à qui passerait les nuits. De temps en temps une garde-malade s'échappait de la chambre pour pleurer librement : qui n'aurait pas pleuré en voyant mourir tant de jeunesse et de beauté ?

Le 8 octobre, la maladie entra dans une période nouvelle : les maux de tête se dissipèrent, la soif devint moins vive, les douleurs d'entrailles furent presque insensibles ; mais le pouls était misérable, la stupeur profonde, l'accablement extrême, la respiration étouffée : la pauvre créature râlait à faire peine. Le 10, on lui administra le saint viatique. Le samedi 12, on signala un mieux sensible, et un rayon de joie éclaira la ville.

Tolla profita du répit que lui laissait la mort pour rompre les derniers liens qui l'attachaient à cette terre. Elle fit porter son anneau de fiançailles à la madone de Sant Agostino, qui possède le plus riche écrin qui soit au monde ; elle renvoya au palais Coromila le portrait de Lello, mais le porteur, qui était Menico, eut l'imprudence de le laisser voir, et le peuple le brûla, au milieu du Corso, sans respect pour le génie de l'artiste et la beauté de la peinture. Le lendemain, toute lueur d'espoir s'éteignit ; la mourante reçut l'extrême-onction, et la comtesse fut entraînée loin de sa fille qu'elle ne devait plus revoir. Tolla, étendue sans mouvement, ne recevait plus aucune impression du monde extérieur. Elle avait demandé à saint Joseph qu'il daignât la recevoir un mercredi : son dernier vœu fut exaucé, et ce fut le mercredi 17 octobre, au premier coup de l'*Ave Maria*, qu'elle entra dans le repos des justes. Sa vie s'exhala dans un soupir si faible, qu'il fut à peine entendu des personnes qui entouraient son lit. La supérieure, en rendant compte de l'événement au cardinal-vicaire, disait :

— Ce n'est pas une mort, c'est le doux passage d'une âme pure dans le sein de Dieu.

Le couvent qu'elle avait sanctifié par son martyre envoya jusqu'à trois ambassades chez le comte pour implorer la faveur de conserver ses reliques : déjà le peuple parlait d'elle comme d'une sainte. Mais le comte Feraldi crut qu'il était de son honneur et de sa vengeance de la conduire pompeusement au tombeau de sa famille. Il eut assez de crédit pour obtenir, ce qui ne s'accorde pas une fois en dix ans, le droit de la transporter découverte, sur un lit de velours blanc, et de lui épargner l'horreur du cercueil. Tous les jardins de Rome se dépouillèrent pour lui envoyer des fleurs : Le convoi quitta l'église de Saint-Antoine-l'Abbé le jeudi soir, à sept heures et demie, pour se rendre aux Saints-Apôtres, où les Feraldi ont leur sépulture,